



le CDI
École alsacienne



La langue universelle

Marina Yaguello

Qu'il s'agisse d'une langue parfaite, expression pure de la pensée philosophique, ou d'une langue artificielle à vocation internationale, tel le volapük, de nombreuses utopies ont cherché à conjurer la malédiction de Babel.

Les hommes ne font pas que parler les langues ; ils les rêvent aussi. Aux spéculations sur l'origine du langage, qu'il s'agisse de la lingua adamica – la langue unique des premiers hommes, donnée par Dieu – ou d'une langue « fondée en nature » – selon le point de vue de Platon dans le Cratyle – répondent les nombreuses utopies, qui, sous une forme tantôt philosophique (la recherche d'une langue parfaite), tantôt pragmatique (les innombrables projets de langues internationales) , ont cherché à conjurer la malédiction de Babel.

Le récit du passé, qui prend volontiers la forme du mythe (mythe de la Création, mythe de Babel), rejoint ainsi la construction d'un avenir meilleur. L'action des inventeurs de langues vise un retour à ce paradis d'avant la Chute, fût-il artificiel. L'imagination de ces langues passées et à venir a connu deux périodes qui épousent les contours de l'histoire des idées et des idéologies.

Des langues artificielles

A l'instar des langues naturelles, les langues artificielles s'inscrivent au sein de grandes familles. Trois d'entre elles – le volapük, l'espéranto, et l'interlingua – occupent une place importante dans ce paysage linguistique. Chacune de ces langues mères engendrant à leur tour des langues filles berçées par le rêve d'accéder à l'universalité. Au début du xxe siècle, cette quête répond à une volonté de paix perpétuelle, de bonheur des individus et du progrès des sciences et des techniques mis à mal par les débuts de la Seconde Guerre mondiale. Le volapük, langue à racines européennes déformées, proposée en 1879 par le prêtre allemand Schleyer, constitue le premier essai sérieux d'organisation d'une langue artificielle. Ces efforts furent, dans un premier temps, couronnés de succès puisqu'on recensait, dès l'année de sa création, 283 sociétés volapükistes réparties dans 25 pays. Langue complexe, difficile à prononcer, le volapük finit rapidement aux oubliettes, non sans avoir à son tour donné naissance à une dizaine de rejetons parmi lesquels le balta (1887), l'espéranto (1887), la lingua european (1907). Tout autre sera le destin de l'espéranto, publié à Varsovie en 1887 par le docteur Lejzer Ludwik Zamenhof, qui servira de trame à l'espéranto réformé (1894), lequel a lui-même inspiré l'ido (1907) et l'idiom neutral (1898). La plus renommée des langues construites est, de fait, la seule langue internationale effectivement parlée. Sa simplicité est l'une des raisons de son succès : inspiré de l'espagnol, de l'italien et de l'allemand, l'espéranto compte 900 mots, et sa grammaire se réduit à 16 règles ne comportant aucune exception. En 1999, le sénateur Guy Fischer a souhaité l'introduction de l'espéranto en tant qu'épreuve facultative au baccalauréat. L'interlingua (1951) est le fruit de vingt ans de recherche linguistique internationale menées au sein de l'International Auxiliary Language Association (IALA) par des linguistes et des universitaires du monde entier parmi lesquels André Martinet. Son vocabulaire est élaboré à partir d'un noyau commun à sept langues de la famille indo-européenne (allemand, anglais, espagnol, français, italien, portugais et russe) et sa grammaire ne souffre d'aucune exception.

Alexandrine Civard-Racinais Précis d'interlinguistique, de Monnerot-Dumaine, Maloigne, 1960.
L'Espéranto, de Pierre Jantot, PUF, 1994.

La première (du XVIe siècle au XVIIIe siècle) s'ouvre avec l'Utopia, de Thomas More (1516), et se prolonge avec Descartes. Celui-ci, dans une correspondance fameuse avec le père Mersenne (1629), introduit le thème de la langue universelle à base philosophique (tout en exprimant son scepticisme quant à la possibilité de l'imposer dans l'usage). Le thème est repris par les évêques anglais Wilkins et Godwin ainsi que par le Tchèque Comenius et le philosophe allemand Leibniz. Au cours de cette période, les spéculations sur l'origine du langage sont constamment associées à la

quête d'une langue parfaite, aussi bien dans la réflexion philosophique que dans les œuvres de fiction, notamment dans les voyages imaginaires. Cyrano de Bergerac en donne la meilleure illustration dans les Histoire comique des Etats et Empires de la Lune (1649) et Histoire comique des Etats et Empires du Soleil : il y découvre le Paradis perdu, transféré de la Terre à la Lune après la chute de Babel, et rencontre un jeune homme nommé Mada, jumeau-miroir d'Adam. Et de situer sur la Lune le modèle de la langue philosophique, tantôt musicale, tantôt gestuelle. Sur le Soleil, il retrouve la langue matrice, celle de notre premier père, langue parfaite parce que « *chaque nom qu'il avait imposé à chaque chose déclarait son essence* ».

La recherche d'une langue « philosophique » est motivée par l'idée que les langues sont fondamentalement ambiguës, irrégulières et de ce fait inadéquates à l'expression de la pensée ; d'où le besoin d'une interlangue, qui serait non seulement parfaite mais accessible aux locuteurs de toutes les langues, dans la mesure où elle renverrait directement aux concepts et aux idées (l'Occident est alors fasciné par l'idéographie chinoise et sa capacité à représenter les idées plutôt que les mots). Ainsi, selon Descartes, « *si quelqu'un avait bien expliqué quelles sont les idées simples qui sont en l'imagination des hommes, desquels se compose tout ce qu'ils pensent, et que cela fût reçu par tout le monde, j'oserais espérer ensuite une langue universelle fort aisée à apprendre, à prononcer et à écrire, et, ce qui est le principal, qui aiderait au jugement, lui représentant si distinctement toutes choses qu'il lui serait presque impossible de se tromper [...] Or, je tiens que cette langue est possible, et qu'on peut trouver la science de qui elle dépend, par le moyen de laquelle les paysans pourraient mieux juger de la vérité des choses que ne font maintenant les philosophes* ».

Quant aux moyens préconisés pour atteindre ce but, les inventeurs de langues à prétention philosophique donnent la préférence aux constructions dites a priori. Ces langues à base de symboles arbitraires ou pasigraphies – combinaisons de lettres, chiffres, symboles divers – sont hautement abstraites : elles sont proposées par de nombreux penseurs au xvii^e siècle, notamment par Leibniz dans sa Dissertatio de arte combinatoria de 1666. Son projet consiste en une combinatoire de toutes les pensées humaines, articulant à un premier niveau les noyaux conceptuels ou éléments de base, et formant à un deuxième niveau des idées complexes.

La langue parfaite de Leibniz

La langue est certes le moyen pour la pensée de se communiquer, elle n'est cependant pas univoque, et, parce qu'elle comporte toujours une part d'imprécision, elle est aussi à la source de maintes incompréhensions. Parmi les tentatives pour remédier aux lacunes de cet outil à la fois aussi nécessaire et imparfait qu'est la langue, le projet que Leibniz élabore dans sa Dissertation sur l'art combinatoire est certainement le plus radical et le plus impressionnant. Il a en effet imaginé une langue qui, d'une part, permettrait de résoudre toutes sortes de problèmes tant juridiques que politiques et même théologiques – parce qu'elle serait exempte de toute ambiguïté – et qui, d'autre part, forcerait la concorde par son degré d'évidence et de nécessité. Partant du principe que toute proposition, vraie ou fausse, consiste toujours en l'attribution d'un prédicat à un sujet, Leibniz pensait, après avoir déterminé précisément l'ensemble des concepts et leurs possibles relations entre eux, réduire tout problème énoncé habituellement dans une langue particulière et floue à une formule calculable, faite de nombres premiers, pour la résolution de laquelle il existerait toujours un algorithme permettant de décider si cette formule est vraie ou fausse : un tel formalisme algébrique binaire aurait rendu impossible l'erreur et la divergence des points de vue dans l'utilisation de cette lingua characteristica universalis. Ce projet universaliste n'est pas mort avec Leibniz, puisque la logique du xx^e siècle n'a cessé de chercher des formalisations possibles d'un maximum de propositions de la langue naturelle.

Philippe Descamps.

Au XVIII^e siècle, les recherches fantasmagiques sur la langue mère primitive se poursuivent (selon les auteurs il s'agirait de l'hébreu, du chinois, du suédois, du celtique, etc., quand ce n'est pas l'idéographie lunaire). La permanence du dogme religieux interdit de penser le langage autrement que comme un don divin ; or Dieu n'a pas pu créer une langue arbitraire, au hasard ; il s'ensuit que la lingua adamica doit être un reflet de la nature des choses : « *Dans les langues qui se sont formées progressivement, écrit Leibniz dans les Nouveaux essais sur l'entendement humain (1704), se sont créés des mots, selon l'occasion, par analogie du son avec l'émotion qui accompagnait la perception du réel. Je croirais volontiers qu' Adam ne s'y prit pas autrement pour nommer.* » L'idée de « naturalité », de nécessité, est une obsession constante aussi bien chez les inventeurs de langues que chez les théoriciens de l'origine. Tout en prônant une langue philosophique abstraite (mais exprimant la nature des choses), Leibniz rejoint les tenants du cratylisme, qui pose que toutes les langues se sont développées à partir d'onomatopées (on a souvent confondu sous ce terme, d'une part, l'imitation des sons de la nature proprement dite, d'autre part, l'expressivité des phonèmes, c'est-à-dire le rapport entre les caractéristiques articulatoires des sons et le sens des mots qui les contiennent). Ainsi, après avoir exprimé son « *sentiment de l'origine commune de toutes les nations, et d'une langue radicale et primitive* », Leibniz ajoute : « *Il semble que par un instinct naturel les anciens Germains, Celtes et autres peuples apparentés avec eux ont employé la lettre r pour signifier un mouvement violent et un bruit tel que celui de cette lettre... Or comme la lettre signifie naturellement un mouvement violent, la lettre l en désigne un plus doux...il y a quelque chose de naturel dans l'origine des mots, qui marque un rapport entre les choses et les sons et mouvements des organes de la voix.* ».

Ces idées sont réactualisées par Court de Gébelin dans son Histoire naturelle de la parole (1772) : « *La touche labiale, la plus aisée à mettre en jeu, la plus douce, la plus gracieuse, sert à désigner les premiers êtres que l'homme connaît, ceux qu'il aime de préférence ; de là tous ces mots enfantins, papa, maman, fanfan, bonbon, baiser, poupée, beau, bon, bien. [...] L'intonation lingale l désigne les mouvements doux, les objets dont la marche est continue et tranquille, tout ce qui est limpide et clair ; tandis que sa forte, l'intonation linguale r, désigne les mouvements rudes et forts, les objets bruyants, ou dont la marche va par sauts, par secousses...* » Jean-Jacques Rousseau, dans son Essai sur l'origine des langues, paru en 1781, poursuit : « *La plupart des mots radicaux seraient des sons imitatifs, ou de l'accent des passions, ou de l'effet des objets sensibles : l'onomatopée s'y ferait sentir continuellement.* »

En revanche, Condillac pose dans son Essai sur l'origine des connaissances humaines (1746) que le premier langage fut un langage gestuel, naturel à l'origine, puis progressivement devenu conventionnel : « *Les gestes, les mouvements du visage et les accents inarticulés, voilà les premiers moyens que les hommes ont eus pour se communiquer leurs pensées.* » Or, c'est précisément l'époque où l'abbé de l'Épée élabore le premier langage gestuel universel pour les sourds-muets.

La fin du XVIII^e siècle voit se développer des théories plus mécanistes, fondées sur l'idée d'une création progressive dans laquelle l'homme a son rôle à jouer, quelle que soit par ailleurs l'hypothèse retenue pour la genèse du langage : imitation des bruits de la nature, expressivité naturelle des phonèmes, théorie du cri et de l'expression des affects, primauté du langage gestuel et/ou musical sur le langage articulé. Les plus raisonnables des tenants de l'origine divine admettent eux-mêmes que Dieu a seulement donné à l'homme la capacité de créer le langage. Herder gagne en 1771

le concours de l'Académie de Berlin sur le thème « Le langage est une pure et naturelle invention des hommes ». En France, Charles de Brosses (Traité de la formation mécanique des langues, 1765) s'inscrit dans le même courant : lorsqu'il espère accéder aux racines primitives par la découverte de mécanismes de dérivation phonétique et sémantique. L'évolutionnisme n'est plus très loin.

Toutes ces thèses restent sous-tendues par l'idée de motivation du signe, idée battue en brèche dès 1751 par l'Anglais James Harris, qui affirme pour la première fois dans son *Hermès ou Recherche philosophique sur la grammaire universelle* le caractère arbitraire du signe linguistique : « *Tout langage est fondé sur des conventions et non dans la nature ; car c'est le cas de tous les symboles ou signes, dont les mots ne sont qu'une espèce.* » Harris tire de même un trait sur l'adéquation idéale du langage et de l'univers et rend ainsi caduque la quête de la langue parfaite : « *Ce qui vient d'être dit peut encore nous faire comprendre pourquoi il n'y a jamais eu, et même pourquoi on ne peut pas créer, un langage susceptible d'exprimer les propriétés et les essences réelles des choses.* »

L'anglais : langue internationale ou universelle ?

Les langues véhiculaires servent à la communication entre groupes parlant une langue différente. Il peut s'agir de langues parlées par un groupe dominant mais aussi de pidgins, qui sont des langues hybrides résultant du contact entre colonisateurs et colonisés. Le pidgin des îles Salomon permet notamment aux différentes ethnies de se comprendre. Le latin a joué ce rôle en Europe jusqu'au XVIII^e siècle. Utilisé par Leibniz, c'est une langue de culture écrite plus qu'une langue de communication courante. Le français prend la suite du latin, toujours dans les cercles cultivés qui en feront un usage élitiste, longtemps en vigueur dans la diplomatie. L'émergence de l'anglais au XX^e siècle est, au contraire, un phénomène de masse, qui affecte la communication dans tous les domaines, du colloque scientifique au marchandage dans les souks. Le développement de la cyberculture a consacré le rôle de l'anglais comme langue universelle. Outre les raisons historiques et économiques bien connues, son succès peut être attribué à des facteurs culturels : l'anglais est beaucoup moins soumis à une norme académique que le français ; ses nombreuses variétés sont reconnues et acceptées. L'anglais bénéficie d'une aura de modernité, de jeunesse, de vitalité. C'est la langue des divertissements et des loisirs. Il bénéficie de connotations ludiques et de prestige. Sa structure interne joue également en sa faveur : Il s'agit en effet d'une langue hybride (que certains qualifient de créole), très souple et qui favorise la création de termes imagés, compacts alors que le français préfère les mots longs à base de racines savantes. A notre « analgésique » correspond par exemple le terme pain-killer.) La deuxième période débute au XIX^e siècle. Le contexte idéologique a radicalement changé. Les guerres en Europe sont devenues de plus en plus meurtrières. La question de la langue universelle renaît comme composante du mouvement pacifiste. Il n'est plus question de poursuivre des chimères philosophiques mais de promouvoir la compréhension et l'entente entre les nations au moment même où commencent à monter les nationalismes. Aux projets de langues a priori à prétention philosophique succèdent des constructions a posteriori ; celles-ci sont fondées sur des langues existantes régularisées et hybridées, procédé qui a la faveur du docteur Lejzer Ludwik Zamenhof, juif d'Europe centrale, polyglotte, humaniste, idéaliste et inventeur de l'espéranto, la seule des nombreuses langues proposées au cours de cette période féconde qui ait connu un relatif succès.

Dans le même temps, la recherche de la langue primitive s'éteint complètement au profit du comparatisme naissant. Bientôt viendra Ferdinand de Saussure, fondateur de la linguistique moderne. Bannie du champ de la recherche scientifique en 1866 au moment de la constitution de la Société de linguistique de Paris, la question de l'origine du langage est désormais l'apanage des « fous littéraires » et ne sera ressuscitée qu'un siècle plus tard avec les thèses du Russe Starostine (le nostratique) et de l'Américain Merritt Ruhlen. Le débat est rouvert, cette fois en coopération avec les généticiens et les paléontologues.

La Grande Guerre marque la fin des utopies, en tout cas positives ; c'est l'émergence des utopies négatives, qui obscurciront le reste du siècle. Les inventions de langues marquent alors une pause. Avec la Seconde Guerre mondiale, la voie est ouverte pour une langue véhiculaire internationale de facto : l'anglais à travers tous ses dialectes et variétés s'impose. Son règne, à l'aube du XXI^e siècle n'est plus contesté : cette langue de communication tant désirée s'est finalement imposée au monde à travers les avatars de l'histoire économique, politique et sociale de la seconde moitié du XX^e siècle ; c'est l'un des effets frappants du processus de mondialisation.

L'anglais est aujourd'hui qualifié de killer language, la « langue qui tue ». Car il y a un prix à payer : c'est la mort des « petites langues », des langues portées par un petit nombre de locuteurs. A la problématique de la langue parfaite puis de la langue universelle a succédé, à l'aube du troisième millénaire, celle des « langues en danger ». La diversité linguistique est enfin considérée comme une richesse plutôt qu'une tare pour l'humanité. Et ce sont précisément, ironie de l'histoire, les linguistes des pays anglophones triomphants qui sont à la pointe de ce nouveau combat.

Pour en savoir plus

Les Fous du langage, de Marina Yaguello, Seuil, 1984.

La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne, de Umberto Eco, Seuil, coll. « Points Essais», 1997.

La Tour de Babil, de Michel Pierssens, Editions de Minuit, 1997.

Le Mythe de la langue universelle, in Critique, Editions de Minuit, n°387-388, août-septembre 1979.

Sciences & Avenir, "La langue d'Homo erectus", n° hors-série, janvier 2001.

Copyright © 2000 SCIENCES ET AVENIR